

Le club des pirates



BeQ

[sans nom d'auteur]

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-086

Le club des pirates

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 807 : version 1.0

Le club des pirates

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.com/>

I

On était au début de l'été.

Monsieur Arthur Boulianne, considéré comme le meilleur détective de toute la France, devait arriver à Montréal aux alentours du premier juillet.

Le Domino noir avait eu l'occasion de connaître le célèbre détective.

Aussi, lui avait-il télégraphié, de se rendre dès son arrivée à sa demeure.

Le deux juillet au matin, un homme, âgé d'une quarantaine d'années, et portant une grosse malle, sonnait à la porte du concierge de la maison appartements où logeait le jeune Alain de Guise.

Le concierge apparut et envisagea le nouveau venu :

– Que puis-je faire pour vous, monsieur ?

L'autre répondit d'une voix grasseyante :

– Je désirerais voir monsieur Alain de Guise.

– Chambre 16, au premier étage.

L'homme monta l'escalier et arriva vis-à-vis la porte portant le numéro 16.

Il frappa discrètement.

Il entendit une clef tourner dans la serrure puis la porte s'ouvrit.

– Monsieur Boulianne !

Le Domino serra la main de son bon ami.

– Entrez, entrez.

Le Français pénétra dans l'humble home du Domino...

– Comme vous voyez, dit ce dernier, ce n'est pas une place de millionnaire, mais je ne suis pas trop mal.

– Mais vous êtes très bien installé.

Le Domino lui offrit une cigarette.

– Quand êtes-vous arrivé ?

– Ce matin même.

Tout à coup, le Domino parut surpris :

– Mais où sont vos malles ?

– Je les ai laissées chez le concierge, en bas.

– Nous allons immédiatement les faire transporter au club, où je vous ai réservé une chambre.

– Écoutez, commença Boulianne.

– Non, dit le Domino, je ne veux pas que vous discutiez. Vous m'avez offert l'hospitalité, lorsque je me suis rendu en France, c'est à mon tour maintenant.

Le Domino décrocha l'appareil téléphonique et demanda un taxi.

Quelques minutes plus tard, Boulianne était installé dans son nouvel appartement.

Ce que poursuivait le grand détective français en venant au Canada,, c'étaient deux bandits Guy Noisieux et Claude Rolin, qui, de compagnie, s'étaient entendus pour frustrer deux jeunes femmes Madeleine et Ginette Cabot, d'une somme d'un demi-million que leur avait laissée leur père, maître de forge dans un département du Midi de la France.

Au cours des machinations ourdies contre les deux jeunes femmes, les deux malfaiteurs avaient aussi commis d'autres crimes, entre autres la femme de chambre des demoiselles Cabot.

Boulianne attribuait ce crime à Noisieux.

Les deux bandits s'étaient enfuis au Canada et à force de menaces ils avaient contraint les deux jeunes filles à les accompagner dans leur voyage.

Peu après leur arrivée à Montréal, les gredins s'étaient débarrassés d'elles, en employant de l'acide prussique, qui leur fut administré de telle façon, que les victimes semblaient s'être suicidées.

Les assassins s'étaient joint un nouveau complice en la personne de Denis Cabot, demi-frère des jeunes filles.

C'était le Domino noir qui avait découvert les auteurs de ces crimes.

C'est donc à cause de ces deux crimes que Boulianne qui avait commencé son enquête à Paris, était venu au Canada.

On imagine la surprise du célèbre détective

français, lorsqu'il apprit de la bouche même du Domino, l'arrestation des meurtriers qu'il recherchait depuis si longtemps.

– Mais alors, dit-il, je suis venu au Canada pour rien.

– Vous allez quand même y rester quelques jours.

– Oh ! certainement. J'ai bien l'intention de profiter de mon voyage.

Aussi, Boulianne et le Domino passèrent-ils plusieurs soirées ensemble.

Un beau soir, le Domino invita son ami à un théâtre voisin, où se jouait une pièce, qui présentée depuis peu, obtenait un succès sans précédent.

Les fauteuils qu'ils occupaient se trouvaient au milieu de l'orchestre.

Le second acte tirait à sa fin, lorsque tout à coup, un commissionnaire en uniforme conduit par un employé du théâtre s'approcha du Domino Noir.

– L'employé du théâtre m'apprend que vous

êtes le Domino Noir, dit le commissionnaire.

– Oui, c’est bien moi.

– J’ai ici une lettre à remettre à monsieur Boulianne de Paris qu’on m’a dit être avec vous !

Boulianne qui avait entendu la conversation se retourna vivement.

– C’est moi, mon ami, donnez-moi cette lettre.

Presque aussitôt, le Domino remarqua une expression de surprise sur la figure du Parisien, tandis qu’il parcourait la lettre.

Ne voulant pas être indiscret, le Domino continua à suivre l’action de la pièce lorsque soudain, Boulianne se pencha à son oreille.

– Voulez-vous m’excuser quelques minutes, Alain, mais je dois sortir pour un quart d’heure environ. Je ne vais qu’à la salle d’attente.

Sans répondre, le Domino se leva de son siège pour laisser passer le Parisien qui disparut bientôt accompagné du commissionnaire et de l’employé du théâtre.

Le Domino se rassit et continua à admirer le

jeu des acteurs, ne songeant plus à son ami.

Lorsque le rideau tomba sur la fin de l'acte, une demi-heure s'était écoulée depuis que le commissionnaire avait remis la lettre au célèbre détective français.

Aussi, le Domino n'hésita pas à quitter son fauteuil. Il ne restait plus qu'un acte, le quatrième.

Boulianne lui avait dit qu'il serait absent un quart d'heure tout au plus, et il y avait plus du double de ce temps qu'il était parti.

Le Domino entra dans la salle d'attente et alluma une cigarette. Il fit les cent pas commençant vaguement à se demander ce qu'avait pu devenir son ami.

La sonnette annonça la levée du rideau du dernier acte.

Après un dernier coup d'œil, le Domino entra dans la salle.

Le Domino était cependant inquiet. Il avait hâte que la pièce finisse. Son imagination vagabonde allait à la pièce puis se rapportait à la

trop longue absence de monsieur Boulianne.

Il commençait à trouver curieux que le Parisien ne donnait pas signe de vie.

Aux dernières scènes, le Domino ne cessait de consulter sa montre.

Quand le rideau tomba et que les spectateurs se retirèrent peu à peu, monsieur Boulianne n'était pas encore reparu.

Le Domino demeura debout près de son fauteuil jusqu'à ce que le dernier spectateur fut parti, puis lentement il se rendit à la salle d'attente pour quelques minutes.

Comme il attendait, il aperçut l'employé qui avait conduit le commissionnaire.

Le Domino l'appela :

– C'est vous, n'est-ce pas, qui avez conduit un commissionnaire à ma place durant le deuxième acte ?

– C'est bien moi, répondit le garçon.

– Vous avez suivi mon ami jusqu'à la sortie, je suppose ?

– Non, jusqu’aux coulisses, seulement. Je ne suis même pas venu jusqu’ici.

– Vous ne savez pas qui lui a envoyé cette lettre ?

– Non, monsieur. Le commissionnaire est venu et a demandé monsieur Arthur Boulianne qui devait se trouver en votre compagnie. Comme je vous connaissais de vue et que je savais quels fauteuils vous occupiez, je l’ai conduit à vous.

– Savez-vous si quelqu’un accompagnait le commissionnaire ?

Je ne saurais le dire, je n’ai vu personne.

Le Domino sortit un dollar de sa poche et le remit au jeune homme.

– Pouvez-vous me rendre un service ?

– Certainement, dit le garçon en regardant le dollar.

– Je voudrais que vous restiez à l’entrée du théâtre une demi-heure au moins après la fermeture. Si monsieur Boulianne revenait, vous lui direz que je suis au club et que je l’attends.

– Bien monsieur.

Le Domino sortit du théâtre et se rendit au club qui était à deux pas.

Il s'informa auprès du portier si son ami n'était pas là.

– Non monsieur, je ne l'ai pas vu.

– S'il arrive, voudriez-vous le conduire à ma table s'il vous plaît ?

– Bien monsieur.

Le Domino s'installa, commanda une bière et acheta les journaux du soir.

Il se plongea dans la lecture du quotidien.

Une heure se passa. Boulianne ne donnait pas signe de vie.

– Minuit et quart, fit le Domino, je dois me sauver. Il prit un morceau de papier et griffonna quelques mots qu'il remit au garçon.

– Portez cela à la chambre de monsieur Boulianne. Il doit entrer d'un moment à l'autre.

– Bien monsieur.

Après une bonne nuit de repos, le Domino se dirigea vers le club.

Il était dix heures et trente.

Ses craintes étaient maintenant évanouies. Il était certain de retrouver Boulianne qui devait l'attendre.

Le garçon était à balayer le trottoir devant l'entrée du club.

Le Domino s'approcha de lui.

– Monsieur Boulianne est-il levé ?

– Monsieur Boulianne ? Il n'est pas revenu au club depuis qu'il en est parti hier soir pour aller au théâtre avec vous, monsieur.

II

Bien que le Domino n'eut pas à s'occuper de l'absence de cet ami, qu'il savait très débrouillard, il était véritablement inquiet.

Sans plus tarder, il se rendit au théâtre et se mit à questionner le personnel.

Malheureusement personne n'avait vu sortir le célèbre détective français.

Le Domino sortit alors et se mit à questionner les chauffeurs de taxi qui se tenaient habituellement aux alentours du théâtre.

Une fois encore, personne n'avait vu monsieur Boulianne.

– Ma parole, on dirait qu'il s'est envolé. Il lui est certainement arrivé quelque chose. Cette disparition n'est pas naturelle.

Les jours passèrent et malgré de nombreuses recherches, le Domino restait toujours sans

nouvelles de son ami.

Cinq jours déjà s'étaient écoulés, lorsqu'un beau matin, le concierge vint frapper à la porte du Domino.

– Qu'est-ce qu'il y a, Joseph ?

– Un gamin qui veut vous voir. Dois-je le laisser monter ?

– Certainement.

Le concierge sortit.

Pendant ce temps, le Domino courut à sa glacière et sortit une pinte de lait et quelques gâteaux qui semblaient très appétissants.

Comme la plupart des enfants, le Domino jugea que le gamin devait être affamé. Il ne s'était pas trompé.

L'enfant pouvait avoir quatorze ans. Il avait une figure amaigrie, émaciée cependant pas dénuée d'expression. Il eut même été empreint d'une certaine beauté étrange s'il avait été propre. Mais sa figure et ses mains sentaient la crasse et ses cheveux ne devaient avoir que des relations très espacées avec le peigne et la brosse.

Ses vêtements usagés offraient toutefois une particularité bizarre.

Sur toutes leurs faces, par devant, par derrière, enfin sur tous les côtés se trouvaient cousues des boutons de toutes les formes.

Le Domino en apercevant le nouveau venu ne put s'empêcher de sourire.

– Tu as donc mis ton uniforme ce matin ?

– Ce n'est pas mon uniforme. Je porte cela tous les jours, répondit le gosse.

– Comment t'appelles-tu ?

– Roger, mais on m'appelle Boutons.

Le Domino partit d'un grand éclat de rire.

Il lui montra le lait et les gâteaux que le gamin avait déjà aperçus du coin de l'œil en entrant.

– As-tu faim ?

– Un peu, dit-il, comme gêné.

– Eh bien mange ces six gâteaux là.

– Merci bien, monsieur le Domino.

– Tu parleras après. On parle beaucoup mieux

quand on a l'estomac plein.

Lorsque le gamin eut terminé le dernier gâteau, il soupira et repoussa l'assiette loin de lui.

– Tu as bien mangé ?

– Oh oui, monsieur le Domino.

– Crois-tu qu'il te reste assez de forces pour me raconter ce qui t'a amené chez moi ?

– Ah ! mon Dieu, et moi qui allait oublier.

Boutons fouilla dans ses poches et en retira un morceau de papier brun, du papier d'emballage, tout chiffonné.

On pouvait y lire néanmoins quelques lignes tracées à la hâte au crayon.

Boutons présenta ce papier au Domino en lui disant :

– C'était tout chiffonné comme ça quand je l'ai trouvé. Ça faisait une petite boule à laquelle était attaché une ficelle. À l'un des bouts se trouvait attaché un bouton. Le voici.

Et du doigt, il désignait un bouton cousu à son veston.

– Vous voyez, continua-t-il, si ce n'avait pas été pour ce bouton, je crois bien que je ne me serais pas occupé du bout de papier.

– Où as-tu trouvé cela ?

– Près d'un ruisseau. Le bouton brillait au soleil et il attira mon attention. Vous comprenez que je me suis précipité dessus. J'ai coupé la ficelle en deux et j'ai jeté le papier.

– Tu es revenu ?

– Oui. En descendant la rue, l'idée m'est venue que c'était bizarre de voir un bouton ainsi attaché à une boule de papier.

– Et tu es retourné chercher le papier ?

– Oui, j'ai retrouvé la petite boule. Il y avait deux papiers que je dépliai. Quelques lignes étaient écrites sur le premier papier. Tenez, lisez. L'autre papier je ne l'ai pas encore ouvert. Vous comprenez, la lecture ce n'est pas mon fort. Ça m'a pris presque cinq minutes pour lire ces mots là.

Le détective parcourut des yeux, les lignes tracées au crayon.

« Celui qui trouvera ce papier sera littéralement récompensé par monsieur Alain De Guise, le Domino Noir, s'il lui remet sans retard cette autre feuille de papier. »

Le Domino reconnut immédiatement l'écriture.

– Où exactement as-tu trouvé ce papier ?

– Près d'un ruisseau je vous l'ai dit.

– Mais quel ruisseau ?

– Celui tout près de la rue Dupuis. Je peux vous montrer l'endroit si vous voulez.

– Nous irons tout à l'heure.

– Quand j'ai vu que c'était écrit qu'il y avait une récompense, j'ai pas hésité, j'suis v'nu tout d'suite. Et la récompense, je l'ai bien eue dans le bon repas que vous venez de me faire faire.

– Quand as-tu trouvé ce papier, Boutons ?

– Il y a deux heures, peut-être, j'ai eu juste le temps de coudre le bouton à mon habit et je suis venu.

– Maintenant, tais-toi un instant, je vais lire ce

qui est écrit.

Le Domino déplia la seconde feuille et se mit à lire :

« Pris au piège. Automobile près du théâtre. Reçu coup sur la tête. Repris connaissance ici. Ne sais pas où je suis. Petite chambre sans fenêtre. Ouverture près du toit, mais trop petite pour sortir. Chemin de fer tout proche. Peut-être est-ce Noiseux, bien qu'en prison, qui est la cause de tout cela. Geôliers inconnus. Attaché par chaîne au mur. Trouvé morceau de papier, avait crayon et ficelle et prit bouton pour faire poids. Venez à mon secours. On m'a dit qu'il ne me restait que quelques jours à vivre. J'ai vu un visage. L'homme ressemble beaucoup à Guy Noiseux, mais plus âgé, plus grand, plus fort et plus brutal.

Venez vite.

BOULIANNE »

Le Domino relut la lettre deux ou trois fois, la replia et la remit dans sa poche.

– Boutons, fit-il en regardant le gamin, hier soir, il a plu ici. Est-il tombé de l'eau là où tu te trouvais ?

– Certain.

– À quelle heure ?

– À dix heures, environ.

– Pendant longtemps ?

– Jusque vers onze heures.

Le Domino regarda le papier.

– Ce papier n'est pas humide, Boutons.

– Non, je sais, je l'ai remarqué moi aussi.

– Donc, il a été jeté dans la rue, après que la pluie eut cessé de tomber, et c'est vers huit heures du matin que tu l'as trouvé ?

– Oui, à peu près. Je venais de finir de vendre mes journaux du matin, et d'ordinaire je termine vers huit heures.

Le Domino se leva :

– Maintenant, tu vas m'indiquer exactement où tu as trouvé cette boule.

– Très bien.

– Tu peux venir tout de suite ?

– Quand vous voudrez.

Accompagné de Boutons, le Domino prit un tramway qui les conduisit tout près de la rue Dupuis.

À peine sortis du « car », Boutons désigna du doigt le ruisseau.

– Tenez, monsieur le Domino, c'est là que j'ai trouvé le papier.

Le Domino leva les yeux examinant avec soin les immeubles qui se trouvaient des deux côtés de la rue.

C'étaient des maisons d'aspect ordinaires.

Le Domino finit par apercevoir, tout au haut d'une de ces maisons, sous la toiture qui avançait à la hauteur du grenier, une toute petite ouverture carrée.

Parmi les maisons avoisinantes, nulle n'avait d'ouverture pareille.

– Je ne peux pas me tromper, c'est bien là.

C'est bien l'ouverture dont Boulianne m'a parlé.

Le Domino se retourna vers Boutons, qui était resté près de lui.

– Boutons, je ne t'ai pas dit ce que contenait la lettre que j'ai reçue, mais je t'expliquerai tout cela plus tard.

– Bien, monsieur.

– En attendant, tu vas rester ici, devant cette maison. Je vais entrer. Si quelqu'un en sort, prends bien soin de remarquer le signalement de cette personne, de façon à pouvoir me le fournir.

– Entendu.

– Sais-tu qui demeure là ?

– Non.

– Alors, c'est bien entendu, tu attends que je revienne ?

– Oui, oui.

Le détective se dirigea vers la maison.

Il monta ainsi jusqu'au troisième étage, mais il dut s'arrêter. L'escalier n'allait pas plus haut.

Le Domino regarda autour de lui, et il aperçut une ouverture dans le plafond.

– Tiens, tiens, il y a un grenier. Mais comment y monter ?

Pas le moindre escalier, pas la plus élémentaire échelle.

Le Domino réfléchit quelques secondes et frappa à l'une des portes.

Une grosse dame vint lui ouvrir.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Excusez-moi de vous déranger madame, j'aurais un service à vous demander.

En disant cela, le Domino avait sorti de sa poche une pièce de 50 sous.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda la bonne femme.

– J'aimerais aller au grenier, mais je n'ai pas d'échelle.

– Eh ben, je n'ai pas d'échelles, mais je peux vous prêter une table.

– Ça fera très bien.

Elle aida le Domino à sortir la table.

– Dites-donc, demanda ce dernier, savez-vous s'il y a quelqu'un en haut ?

– Je n'ai vu personne, mais j'habite au-dessous, et j'ai souvent entendu des pas.

– Quand cela ?

– Oh, depuis quatre ou cinq jours.

– Et quand avez-vous entendu ces bruits, là-haut, pour la dernière fois ?

– Hier soir ?

– Et ce matin ?

– Rien, rien du tout, mais hier, on aurait dit d'une batterie.

– Une bataille, que vous voulez dire.

– Oui, oui, de la lutte.

– Avez-vous cherché à savoir ce qui s'est passé ?

– Non, à quoi bon ?

Revenant à ce qui l'intéressait, le Domino reprit :

– Pendant cette lutte là-haut, avez-vous entendu des voix ?

– Possible, je ne m'en souviens pas. À vous dire vrai, j'ai entendu seulement un bruit de batterie, une lutte, puis des chutes sur le plancher. C'est tout.

– Y a-t-il encore quelqu'un là-haut ?

– Je ne sais pas, je ne peux rien vous dire.

La vieille s'en alla.

Le Domino plaça la table sous la trappe, monta dessus et d'un bond, il grimpa au grenier.

La mansarde était sombre et empuantie.

Le Domino sortit de sa poche une petite lampe électrique et éclaira tout le grenier.

La pièce ressemblait à un débarras.

On y rencontrait toutes sortes d'objets, entassés un peu partout.

Le grenier était divisé en deux, et un cadenas préservait l'entrée de la seconde pièce qui devait donner sur la rue.

Le Domino n'hésita pas, au bout de quelques

secondes, la porte était enfoncée.

Il s'avança avec précaution. La pièce était vide.

Il aperçut au mur, une grosse chaîne d'acier tandis qu'à terre gisait un cadenas ouvert.

Des sacs de toile remplis de grains, se dressaient au mur. Mais l'attention du Domino se portait ailleurs.

Tout près du cadenas, il venait d'apercevoir une large tache de sang, d'où partait, en direction de la porte, une traînée sanguinolente, allant graduellement en diminuant, pour finir par quelques gouttes perdues.

Toutes ces taches étaient fraîches.

– Boulianne était encore ici ce matin, se dit le Domino. Mais où se trouvait-il maintenant ?

III

Le Domino se mit à réfléchir.

– Il n’y a que deux solutions, se dit-il, ils ont tué Boulianne, ou bien ils se sont aperçus qu’il avait communiqué avec l’extérieur et ils ont déguerpi.

Les yeux du Domino se fixaient sur les taches de sang.

Qui s’étaient battus ? Boulianne avec ses gardiens, ou ces derniers entre eux.

Le Domino opina pour cette dernière hypothèse. Boulianne avait dû rester attaché au mur durant cette bataille.

– Boulianne est trop intelligent pour chercher à se défendre et à user ses forces contre deux hommes, se dit-il.

Boulianne n’agissait jamais en hâte. Il était très prudent.

– Je suis presque sûr que Boulianne doit avoir laissé une piste derrière lui. Il s’agit de la trouver.

Le Domino se mit donc à examiner la pièce avec attention cherchant à y découvrir le moindre signe.

Il commença par chercher à l’endroit où Boulianne avait été attaché.

Il pensait peut-être trouver un autre bout de papier chiffonné comme celui que Boutons lui avait remis.

Rien, il ne trouvait rien.

Un à un, il examina les sacs appuyés contre le mur.

C’étaient des sacs remplis de blé.

Tout à coup, le Domino remarqua qu’un de ces sacs étaient éventrés et que des grains de blé étaient tombés à terre.

Ce fut une révélation pour le Domino.

Il se rappela avoir vu quelques grains de blé sur le sol de la rue, devant la porte de la maison.

– J’ai trouvé, dit-il, mais je me demande si

Boulianne a pu se procurer une quantité suffisante de grains pour en remplir ses poches. En tout cas, j'ai une piste et je vais la suivre jusqu'au bout.

Poussant plus loin son examen, le Domino remarqua sur le plancher une ligne blanche en forme de flèche. Une ligne tracée à la craie.

Immédiatement, le Domino en conclut que Boulianne possédant vraisemblablement un bout de craie dans ses poches, avait profité d'une occasion opportune pour tracer cette indication qui pouvait servir à le découvrir.

— Il a sans doute laissé d'autres indications semblables le long de la route.

Le Domino connaissait bien Boulianne. Il était certain que ces traces venaient de lui.

Le policier français avait d'abord envoyé la lettre au Domino. Il était assuré que si la lettre lui parvenait, le Domino aurait vite fait de découvrir la retraite où on l'avait retenu prisonnier.

Une fois celle-ci trouvée, Boulianne en avait déduit que le Domino remarquerait les grains de

blé éparpillés sur le sol.

Le Domino avait en effet compris leur signification.

Sans s'attarder plus longtemps, le Domino redescendit.

Après avoir remis la table à la bonne femme, il alla retrouver Boutons.

Le Domino regarda autour de lui.

Il vit d'autres grains de blé, ici et là qui lui indiquaient la route à suivre.

Il se tourna vers Boutons.

– Viens avec moi.

– Où cela ?

– Je ne sais pas moi non plus. Mais ouvre bien les yeux. Tu vois ces grains de blé ?

– Oui, monsieur.

– Ce sont d'autres grains semblables qu'il nous faut découvrir coûte que coûte, et c'est de ce côté-là que nous devons nous diriger.

– Je commence à comprendre, fit Boutons.

Ces grains-là, c'est une piste.

– Justement. Notre homme doit avoir de ces grains dans sa poche. Il en a semé tout le long de sa route.

– Je comprends, fit Boutons à voix basse.

– Encore une chose, dit le Domino, regarde si par hasard, tu ne voyais pas quelques traits à la craie.

– Très bien.

L'homme et l'enfant se mirent en route.

Sur le pavé des rues, ils ne virent aucun grain de blé, mais ils en relevèrent à chaque coin de rue, et ceux-ci leur indiquaient bien clairement la route suivie.

Ils longèrent ainsi plusieurs rues. Huit en tout.

Ils arrivèrent au boulevard Gouin, tout près de la rivière des Prairies.

Tout à coup, Boutons tira le Domino par la manche.

– Regardez, une flèche.

Le Domino se pencha. Il vit clairement une

flèche tracée à la craie. Elle indiquait un court chemin qui conduisait à un petit quai en bois.

– Descendons.

Quelques secondes plus tard, ils se trouvaient sur le petit quai de bois.

La piste s'arrêtait là.

– C'est clair, dit le Domino. Ces hommes devaient avoir un bateau qui les attendait au quai.

Il se tourna vers l'enfant :

– Mon ami, ils ont fui par l'eau. J'ai bien peur qu'on ait perdu leurs traces.

Boutons l'interrompt :

– Un instant, monsieur le Domino, je crois que je puis vous renseigner sur ce bateau.

– Comment ?

– Voilà, l'eau, ça me connaît. Souvent je flâne au bord de la rivière. Je connais la plupart de ceux qui viennent ici.

– Bon, je comprends. Connais-tu quelqu'un qui a un bateau ?

Boutons demeura silencieux, un moment, puis, il s'écria :

– Écoutez, vous vous êtes montré très bon pour moi, et je serais heureux de pouvoir vous être de quelque utilité.

– Que veux-tu faire ?

– Je suis certain que je puis vous être utile, mais laissez-moi agir à ma guise et...

Il s'arrêta de parler...

– Et quoi ?

– Eh bien, ne dites pas qui vous êtes et ce qui vous amène.

– Je crois comprendre, dit le Domino en souriant. Continue.

– Je vais vous parler franchement, monsieur le Domino, les hommes que je veux questionner n'aiment pas beaucoup à voir des policemen rôder autour d'eux. Ils agissent parfois dans l'ombre, se souciant fort peu qu'on vienne les déranger ; ils ressemblent aux gros rats qui infestent les quais ; les nuits les plus obscures sont celles qui leur conviennent le mieux.

– Oui, et puis ?

– L’homme que vous recherchez a été amené sur ce quai...

– Tu as peut-être raison.

– J’en suis sûr et de là, on l’a mis à bord d’un bateau.

– Certainement mon garçon.

– Eh bien, monsieur le Domino, il n’y a pas ici un seul bateau que je ne connaisse ainsi que tous ceux qui les montent. Ce sont tous des bons diables qui m’ont rendu service.

– Où veux-tu en venir ?

– Je ne voudrais pas leur voir arriver le moindre mal. J’aimerais mieux qu’on me coupe le bras ou qu’on m’enlève tous ces boutons dont je suis fier.

– Tu parles sérieusement, Boutons ?

– Oui.

– Qu’est-ce que tu veux exactement.

– Si vous voulez bien...

– J'accepte d'avance ce que tu me demanderas.

– Vous êtes bien ami avec les gens de la police ?

– J'ai quelques amis, en effet.

– Eh bien, vous me promettez de ne plus vous souvenir de ces hommes, après que je vous les aurai fait voir ?

– Oui.

– Que vous découvriez quoi que ce soit, vous me promettez de ne pas vous en servir contre eux ?

– Oui.

– Parole ?

– Parole d'honneur, répéta le Domino.

– Eh bien, asseyez-vous sur ce tas de planches et finissez de fumer votre cigarette, tandis que je vais rôder aux environs en quête de nouvelles. À tout à l'heure.

– Tu ne seras pas longtemps ?

– Non, non.

Et Boutons sans plus attendre, disparut dans la nuit.

IV

Une heure s'était écoulée lorsque le Domino vit revenir son jeune ami.

Il était accompagné d'un homme de haute taille, grand, efflanqué, un de ces individus débardeurs de jour et bandits la nuit.

Le gamin s'approcha en courant du Domino.

– Monsieur Dupont, monsieur Dupont !

Le Domino comprit immédiatement que le gamin l'avait surnommé Dupont.

– Je vous ai amené un vieil ami, le capitaine Sam. Il m'assure pouvoir vous aider à retrouver votre ami.

Les deux hommes se serrèrent la main.

– J'ai expliqué tout à l'heure au Capitaine que votre ami de France, monsieur Jean, était perdu et que vous vouliez le retrouver coûte que coûte.

– C'est vrai.

– Tout ça a suffi au capitaine, du moment que je lui ai promis que la police ne se fourrerait pas le nez là-dedans.

– Merci Boutons, dit le Domino.

Il regarda le gamin dans les yeux.

– Maintenant, si tu posais quelques questions ?

– Des questions ?

– Oui.

– Je les ai toutes posées et on a répondu.

– Et le capitaine Sam, que fait-il dans tout ça ?

– Il connaît tout le truc.

Le Domino ne comprenait pas.

– Tu dis ?

– Je vais tout vous conter.

Le capitaine, debout près d'eux, demeurait silencieux.

Le gamin reprit :

– Ce matin, le Capitaine Sam était sorti de bonne heure pour faire un p'tit tour près de la

rivière.

– Et puis ?

– Le capitaine monta sur le quai. C'est alors qu'il aperçut quatre individus qui descendaient la rue.

– Il les connaissait ?

– Non, et ces gens, ne lui disaient rien qui vaille ; aussi après s'être retourné pour les regarder, il se mit à les guetter tout en évitant de se faire voir. Les hommes descendirent sur le quai. L'un d'eux avait les mains liées derrière le dos et un masque lui couvrait le visage.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– La vérité. Il n'y a pas d'erreur, cet homme devait être votre ami.

– Tu as raison. Mais les autres ?

– Des inconnus. L'un des trois hommes dont je vous ai parlé avait un linge ensanglanté sur la tête. Un autre saignait du nez. Sam crut comprendre que les gars avaient dû se battre et que le plus grand avait eu le dessus.

– Et puis ?

– Ben voilà. Ils sont allés presque jusqu'au bout du quai. Un de la bande a tiré à lui une barque. Les hommes y montèrent et tous partirent en ramant vigoureusement.

Le Domino semblait s'impatienter.

– Nous ne sommes pas plus avancés qu'avant.

– Vous croyez ? Eh bien vous ne connaissez pas Sam !

– Mais explique-toi, parle !

– Eh bien, Sam connaît le bateau en question.

Le Domino sourit :

– Je commence à comprendre.

– Sam sait à qui ce bateau appartient et l'endroit du quai où il était amarré. Tout de suite, il comprit que les hommes avaient dû louer cette barque et qu'ils la ramèneraient à son propriétaire aussitôt qu'ils en auraient fini. Par conséquent, le propriétaire doit connaître la direction que la barque a prise en partant d'ici.

Le Domino l'interrompt :

– Et si cette barque avait été volée ? Si les bandits n'ont nullement l'intention de la ramener à son propriétaire ?

– Sam dit que c'est impossible.

– Ah, pourquoi ?

– Parce que le propriétaire n'est pas homme à se laisser voler sa barque et en plus il l'amarre là où personne, pas même un « cop » ne la découvrirait.

– C'est tout ce qu'il a dit ?

– Il prétend que ce n'est pas la peine de se mettre à la poursuite des bandits tout de suite parce que Bob Thouin, le propriétaire de la barque se repose, en prévision de son travail de ce soir.

– Ah, j'y suis.

Le Domino se tourna du côté du capitaine.

– Croyez-vous, Capitaine, qu'il nous sera possible de donner la chasse à ces hommes ?

– Pas d'erreur.

– D'après ce que vous me dites, j'en conclus

que vous savez à peu près où les trouver ?

– Moi ? Mais je vous gagerais tout ce que vous voudrez que je vous conduis tout droit là où ils se trouvent.

– Où donc ?

– Dans l'île, en face.

– Mais à quel endroit de l'île ?

– Ce serait trop long à vous expliquer. D'ailleurs, il n'y a pas beaucoup de maisons dans cette île. D'ailleurs, Bob pourra nous renseigner comme il faut.

– Comme ça, reprit le Domino, le moyen le plus simple c'est d'aller trouver votre ami Bob et de l'interroger à ce sujet ?

– Vous y êtes, il n'y a que cela à faire.

– Mais Boutons prétend qu'on ne peut le voir qu'à la fin de l'après-midi ?

– En tout cas, pas avant quatre heures. De quatre à six, c'est le meilleur moment.

– Alors, vous savez où le trouver ?

– Oui.

– Traverserons-nous la rivière en prenant le bac ou bien le pont ?

– C'est comme vous voudrez. Boutons m'a dit que ce serait mieux de vous faire traverser dans mon bateau.

– Où est votre bateau ?

– Avant de traverser, reprit le capitaine, j'ai une proposition à vous faire.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Vous feriez mieux de venir à ma chambre tout d'abord.

– Pourquoi donc ?

– Je vous donnerai là un chapeau qui ne ressemblera guère à celui que vous portez et quelques autres articles qui vous feront un peu plus ressembler à ce que je voudrais que vous paraissiez.

– L'idée n'est pas mauvaise, fit le Domino.

Une demi-heure plus tard, le Domino Noir, transformé, avait l'apparence d'un vieux loup de mer. Les deux hommes et l'enfant montèrent

dans la barque de Sam et gagnèrent la rive de
l'île.

V

La rivière était calme.

La barque était déjà parvenue au milieu, lorsque tout à coup, le Capitaine Sam relevant ses avirons un instant se pencha vers le Domino, et le regardant dans les yeux, il lui dit :

– Avant d’aller plus loin, monsieur, il y a quelque chose que je veux vous demander.

– Qu’est-ce que c’est ?

– Boutons a répondu de vous, c’est très bien. Mais j’ai besoin de votre parole pour ce que je veux vous dire.

– Parlez !

– Peut-être que vous savez, que chacun d’entre nous, ici, avons chacun notre façon de faire des affaires.

– Je comprends.

– Bien des gens mêmes, considèrent notre commerce comme malhonnête. Quelquefois, la police est venue se fourrer le nez dans nos affaires. On nous a appelé les pirates.

– Compris, fit le Domino.

– Pendant la petite expédition que nous entreprenons en ce moment, il y a des chances que je rencontre quelques amis qui se livrent au même commerce que moi.

– Oui. Et puis ?

– Faudra bien que je vous présente à ces gars-là et que je réponde de vous. Je vous présenterai à eux en leur disant : Voilà un copain qui a le même métier que nous, seulement, il est de Québec. Naturellement, ils me croiront. Ils pourraient cependant vous poser des questions et je me demande si vous pourriez y répondre comme il faut ?

Le Domino se mit à sourire.

– Soyez sans inquiétudes.

– Alors, nous disons Québec ?

– Comme vous voudrez.

– Connaissez-vous bien la ville ?

– Très bien, Sam.

– J’vas vous appeler Sam, le même nom que moi.

– C’est parfait. Qu’alliez-vous dire lorsque je vous ai interrompu ?

– J’allais dire mon vieux Québec-Sam, que je voulais te faire jurer qu’aucun ennui n’arrivera par la suite à qui que ce soit de mes amis.

– Je m’y engage sur l’honneur, répliqua le Domino Noir.

– Alors c’est entendu. Et maintenant en marche.

Il reprit les rames, et ils voguèrent au fil de l’eau durant dix autres bonnes minutes.

Comme ils arrivaient près de l’île le Capitaine Sam alluma sa pipe et, se croisant les bras, il s’écria :

– Je ne sais pas si j’ai bien saisi la situation, mais il me semble que si tu t’ouvrais un peu plus à moi, je pourrais t’être beaucoup plus utile.

Enfin, ça te regarde, mais sois sûr que tu n'as rien à craindre de moi.

Le Domino vint près de lui révéler sa véritable identité ainsi que le but de son expédition, mais il aperçut Boutons, dont les petits yeux vifs restaient fixés sur lui ; il vit un tête faire un mouvement négatif dont il comprit aussitôt la situation.

Le Domino résolut de ne point mettre le Capitaine au sujet de la situation exacte.

– Voilà, capitaine. Il y a environ huit jours, un homme, un Français est arrivé ici de Paris pour me voir.

– Et puis ?

– Boutons t'a confié qu'il s'appelait monsieur Jean, continuons donc à l'appeler ainsi pour le moment. Ce nom-là en vaut un autre.

– Ce nom de Jean me convient parfaitement, dit le Capitaine. Je me soucie peu de savoir son vrai nom. J'ai peine moi-même à me souvenir de ce qu'était mon véritable nom.

– Enfin, reprit le Domino, Jean comptait déjà

des ennemis de ce côté-ci de l'Atlantique. À peine arrivé, il s'en fit de nouveaux. Il n'y a pas très longtemps, ceux-ci s'arrangèrent pour le faire sortir d'un théâtre où il se trouvait en ma compagnie. Un coup sur la tête lui fit perdre connaissance. On a dû le fourrer dans une automobile et l'emmener.

– Donc, des bandits ?

– Justement.

– Enfin, mon ami a pu s'arranger pour m'envoyer un mot. Maintenant, je le recherche et je veux le retrouver.

– C'est un bon garçon ?

– Le meilleur du monde.

– Tu penses que les gars d'hier ont l'intention de lui faire son affaire ?

– Je n'ai pas le moindre doute à ce sujet.

– Peut-être est-ce déjà fait ?

– Non, Sam. À mon avis, ils le gardent dans le but d'obtenir certains renseignements qu'il possède.

– Tu crois alors qu'ils ne l'ont pas encore tué ?

– Non pas encore.

– Cependant, ce matin, quand je l'ai vu, il me semblait bien qu'ils l'emmenaient pour le balancer par dessus bord.

– Cela m'étonnerait, fit le Domino en hochant la tête.

– Pourtant, ça en avait bien l'air, même que j'ai été sur le point de m'en mêler.

– Je ne crois pas me tromper, reprit le Domino, en t'assurant qu'ils ont dû le transporter dans cette île. Il le garde comme prisonnier.

– Peut-être bien.

– Pour moi, ils veulent obtenir une rançon.

– Oh alors, y a des chances pour qu'ils ne lui aient pas encore fait de mal.

– C'est mon avis.

Le Capitaine se tut quelques instants sans que le détective troublât son silence puis soudain :

– Si ce que tu dis est exact, je crois savoir où on le retient prisonnier.

– Vrai ?

– Il y a là-bas, où nous nous rendons une espèce d'entrepôt rempli d'individus du genre de ceux dont je t'ai parlé. On appelle cet endroit le Club Des Pirates. Bob Thouin est considéré comme leur chef. Il n'y a pas un coin de cet île que Thouin ne connaisse.

– Tiens, tiens.

– Bien plus, continua le Capitaine Sam, juste devant le club, il y a un quai auquel on pourrait amarrer non pas seulement une barque mais encore un cuirassé. Quand nous arriverons là-bas, je te montrerai des choses qui te surprendront pour le sûr.

– Mais quel quai ? demanda le Domino intrigué, ce n'est toujours pas celui que nous avons devant nous ?

– Non, mais ce n'est pas loin d'ici, nous y serons dans un quart d'heure.

Le silence régna à nouveau. Le Capitaine le rompit.

– Sais-tu jouer aux cartes ? mon vieux

Québec-Sam ?

– Bien sûr, répondit le Domino.

– Eh bien alors, tu vas avoir du plaisir. Ce club est un véritable cercle. On y joue tous les jeux, tu verras.

– Je n'en doute pas. Et c'est là que nous trouverons Bob ?

– Là ou dans le voisinage. Il doit dormir dans le moment et il ne faudrait pas le réveiller, car dans ce temps-là, Bob n'est pas commode.

– Quelle sorte de type est-ce ?

– Écoute mon vieux Québec-Sam. T'est-il jamais arrivé de voir un cyclone humain.

– Ma foi, je t'avoue...

– As-tu jamais rencontré un homme qui ait la force d'un éléphant, la rapidité d'un tigre, la ruse et le venin d'un serpent ? Eh bien mélange tout ça ensemble et tu auras Bob Thouin. Il est à peu près de ma taille, ses épaules deux fois aussi larges que les miennes, et il a des bras comme ceux d'un orang-outang. Quant à sa force, elle est telle qu'il peut porter deux hommes à bras tendus.

Voilà le portrait de Bob Thouin. Y es-tu ?

Le Domino réussira-t-il à s'entendre avec un tel homme ?

Ne tombera-t-il pas plutôt dans un guet-apens ?

VI

– Tu sais, Québec-Sam, dit le capitaine tandis qu'ils marchaient côte à côte et que le gamin suivait derrière eux, faut tout d'même que j'aie confiance en toi.

– Tu n'auras pas à t'en plaindre, répondit le Domino. Peut-être même pourrais-je un jour te montrer combien j'apprécie ce que tu fais pour moi. Sois tranquille, je n'oublierai pas.

– Oh, je me connais en hommes. Je sais à qui j'ai affaire. Et puis, j'ai la parole de Boutons.

Les trois hommes se turent. Ils venaient de s'engager dans un passage très sombre.

– Nous voici presque arrivés, dit le Capitaine, nous allons nous arrêter devant une porte de fer, fixée dans un coin sombre. Sur un signal que je donnerai, cette porte tournera sur ses gonds. Il s'agit pour nous de nous glisser à l'intérieur sans

que personne ne nous aperçoive du dehors.

Tout se passa comme le capitaine l'avait prédit, et bientôt le Domino se trouva dans l'obscurité la plus complète.

La main du capitaine se posa large ouverte sur son épaule, lui indiquant la route à suivre.

Ils prirent des chemins tortueux de chaque côté desquels, le Domino se rendait bien compte des marchandises de toutes sortes se trouvaient entassées.

Après avoir passé une autre porte, les trois hommes descendirent un étroit escalier.

Ils se trouvaient exactement au-dessous de la rivière.

Ils continuèrent leur marche pénible à travers des chemins peu praticables.

On finit par s'arrêter.

Tout à coup, le Domino entendit un bruit étrange de sonnerie. Le Capitaine Sam avait dû donner un signal.

Quelques instants s'écoulèrent encore, puis

une porte s'étant ouverte, les trois hommes grimperent un long escalier.

Au haut de l'escalier, une lumière vive les aveugla tout d'abord, puis, tout à coup, ils pénétrèrent dans une vaste pièce qui présentait un aspect curieux.

Jamais le Domino n'avait vu un lieu pareil.

Le sol était couvert de sable.

Sur les parois, d'un côté s'alignaient des coffres empilés les uns sur les autres, de l'autre des barils.

On apercevait ici et là des curiosités de bric-à-brac, venues de tous les points du globe, mêlées à des fusils, des poignards, des navajas, des lances, des arcs, des boomerangs, des haches enfin, un véritable attirail de chasse ou de guerre.

Des tables remplissaient la pièce, et devant elles se trouvaient assis des hommes appartenant à toutes les nationalités, qui gardaient le mutisme des gens préoccupés.

Certains étaient en train de jouer aux cartes, d'autres faisaient danser les dés, d'autres

travaillaient du cerveau en se demandant quelle dame ou quelle pièce de l'échec ils devaient avancer sur le jeu à carreaux.

C'était la compagnie la plus bizarre qu'il fut donné de rencontrer.

Il y avait là de tout.

Des jeunes, des vieux, des petits et des grands, des barbous, et d'autres tout rasés ; mais chez chacun on relevait l'empreinte d'un courage à toute épreuve.

Ils relevèrent tous la tête en voyant entrer les nouveaux venus.

Ils saluèrent en reconnaissant le Capitaine Sam.

Parvenu au centre de la pièce, ce dernier se mit à parler à haute voix, de manière à être entendu de tous :

— Les amis ! Je vous ai amené aujourd'hui un nouveau copain. Inutile de dire que je répons de lui. Il s'appelle Québec-Sam. Comme son nom l'indique, il vient de Québec. Inutile de dire que vous pouvez avoir entière confiance en lui.

Quelques-uns des hommes qui étaient là firent un salut de la main.

D'autres balbutièrent quelques mots incompréhensibles, mais la plupart firent peu attention aux nouveaux venus.

Le Capitaine sans plus s'occuper d'eux, se tourna du côté du Domino.

– Tiens, regarde.

Il lui montrait les barils du doigt.

– On ne meurt pas de soif ici, et on n'attend pas qu'on nous invite à boire. Ceux qui ont soif se servent eux-mêmes. Le nom du liquide se trouve sur une fiche collée sur chaque tonneau. Si tu as soif, prends ce qu'il faut.

– Non merci, répliqua le Domino, je n'ai pas soif.

– Tiens, tiens, tu es comme moi, la boisson c'est pas mon fort.

Le Capitaine se laissa choir sur un siège.

Le Domino et Boutons l'imitèrent.

De sa main large ouverte, le Capitaine frappa

la table.

Un gaillard, portant un large tablier blanc apparut.

– Fred, cria le Capitaine, il passe midi depuis longtemps, et nous n'avons pas encore dîné, Apporte-nous quelque chose. J'ai un appétit de lion, et je suis sûr que mes deux copains sont comme moi.

– Très bien Sam.

Le commis s'éloigna.

Quelques secondes plus tard, Fred revenait avec des assiettes toutes chaudes où fumaient de larges tranches de bœuf, qu'entouraient des pommes de terre cuites à l'eau.

Le Capitaine demanda à Fred.

– Où est Bob ?

– Il n'est pas encore levé, mais je crois l'avoir entendu dire qu'il voulait être debout de bonne heure.

– Quelle heure est-il ?

Le Domino regarda sa montre.

– Deux heures et demie.

– Alors il ne va pas tarder ?

– Je ne crois pas, répondit Fred.

– Aussitôt qu’il se lèvera, dis-lui que je veux le voir.

– Entendu.

Fred s’éloigna.

Le capitaine regarda le Domino Noir.

– Québec-Sam, Bob sera ici dans un moment, et nous saurons à quoi nous en tenir.

Leur repas terminé et la table desservie, Sam offrit au Domino de faire une partie d’échecs.

L’autre accepta et on se mit à jouer, tandis que Boutons semblait très intéressé à ce jeu.

Sam gagna la première partie, le Domino la seconde et Sam de nouveau, la troisième.

Ils jouèrent ainsi pendant près de deux heures, gagnant et perdant alternativement.

Le Domino s’amusait beaucoup.

Chaque fois que la porte s’ouvrait, le capitaine

levait les yeux pour voir qui entra et chaque fois, ses yeux retombaient sur l'échiquier.

Il était près de quatre heures et demie de l'après-midi, quand la porte livra passage à l'homme qu'ils attendaient.

Bob Thouin venait d'entrer au club des Pirates.

En le regardant, le Domino l'avait reconnu du premier coup d'œil, grâce à la description que le capitaine lui en avait faite.

Il mesurait environ six pieds et deux pouces, de larges épaules, la poitrine très développée, et dans son ensemble, il était très bien musclé.

Son visage tranquille donnait quand même l'expression d'une très grande puissance.

Aussitôt qu'il entra, Sam quitta son siège bien que la partie d'échecs engagée ne fut pas terminée.

Il alla droit à lui.

– Salut Bob.

– Salut.

– Je suis venu expressément pour te voir.

– Ah, qu'est-ce qu'il y a ?

– J'ai un ami que je désire te présenter.

Bob fit un signe de la tête.

Il se fit servir un grand verre de boisson, puis, l'ayant avalé d'un trait, il se dirigea vers la table où était installé le capitaine et ses deux amis.

– Voici Québec-Sam, dit le capitaine en lui présentant le Domino.

Bob fit mine de ne pas s'en apercevoir.

– C'est pour une petite affaire qu'il a à traiter avec toi, continua le capitaine. Je lui ai promis mon aide.

Le regard intelligent de celui qui semblait le chef des Pirates se porta sur l'homme que le capitaine venait de lui présenter.

Il le dévisagea durant quelques secondes.

Le capitaine rompit le silence.

– Allons, cause Québec, Bob agit ouvertement. Raconte-lui ta petite histoire comme tu me l'as dite, et il te dira

immédiatement s'il peut t'aider ou non.

Les yeux de Bob ne quittaient pas le Domino.

– C'est vrai, dit-il à la fin, j'agis toujours ouvertement. S'il m'est possible de te venir en aide sans aller contre mes principes, je le ferai avec plaisir. C'est tout que je peux te dire. Ouvre-toi.

Le Domino lui répéta le récit qu'il avait fait au capitaine quelques heures plus tôt.

Pendant tout ce temps, Bob Thouin ne bougea pas, mais comme le Domino achevait son récit, il demanda :

– Quelle relation existe-t-il entre ce nommé Jean et toi, Québec ?

– C'est un ami qui m'est très cher.

– Tu dis que c'est un Français... un Parisien... Alors comment se fait-il que tu aies un ami si intime qui habite si loin de Québec.

– J'ai beaucoup voyagé, j'ai vécu à Londres, à Paris, à Hong-Kong également.

– Bon ça me suffit.

– Je l’espère.

– Que veux-tu que je fasse pour toi, Québec ?

– Je voudrais savoir où ces bandits ont amené mon ami Jean, et si tu le veux, je voudrais que tu m’aides à le sauver. Voilà.

Bob semblait réfléchir :

– Pour le sauver, ça m’est impossible.

– Ah !

– J’ai presque engagé ma parole.

– Je comprends.

– Je ne reviens jamais sur ma parole.

– Pas besoin de dire cela Bob. Il n’y a qu’à regarder dans tes yeux pour le savoir, complimenta le Domino.

– Mais pour ce qui est de la première partie de ta demande, continua Bob, c’est différent.

– Bon, ce sera toujours cela !

– Seulement, voici Québec, il faut que j’y pense tout d’abord.

– Prends ton temps, Bob. J’attendrai

patiemment, tant que je saurai que mon ami ne court pas de danger imminent.

– Tu parles de danger, Québec, eh bien je suis certain que ton ami en court, tant qu’il se trouvera entre les mains de ceux qui le retinrent prisonnier. J’ai peu confiance en eux.

– Dans ce cas... il faut le sauver au plus vite.

– Tu as raison, Québec, mais nous ne pouvons rien faire avant la nuit. D’ici là, je vais y penser.

– C’est très bien alors.

Comme il allait s’éloigner, Bob se pencha à l’oreille du Domino.

– Dis donc, Québec.

– Oui...

– Pourrais-tu monter à ma chambre, j’aurais à te causer.

– Quand tu voudras.

– Je t’appellerai tout à l’heure.

Dix minutes plus tard, Bob revenait près du Domino.

– Si tu veux me suivre.

Le Domino se leva aussitôt.

Il suivit le chef des pirates. Ils parvinrent à un couloir où l'on voyait à peine clair.

Sur un mot du chef des pirates, le Domino s'arrêta soudain :

Il perçut un bruit, puis sortant de l'ombre et semblant venir d'assez loin, la voix de Bob se fit entendre.

– Avance un peu, Québec, mais fais attention. Tu vas trouver un trou au travers duquel il va te falloir passer.

À tâtons, le Domino s'avança jusqu'à ce qu'il put saisir la main de Bob Thouin.

Son pied se posa sur une échelle de fer.

– Descends, fit Bob. Je reste derrière pour refermer la trappe.

Le Domino obéit.

Quelques secondes plus tard, les deux hommes se trouvaient dans une grande pièce.

Bob se mit à rire.

– Eh bien, Québec, mon appartement doit
quelque peu te surprendre.

– Un peu. Cependant tu m’as l’air d’être bien
ici. Où sommes-nous ?

– Sous la vieille jetée.

– Au dessous de la rivière ?

– Justement, mais ne crains rien, les murs sont
solides.

– Je n’ai pas peur.

– D’abord, c’est moi qui ai construit tout cela.

– Vrai ?

– Certainement, et je vais te faire une
révélation.

– Quoi donc ?

– Tu es le premier individu que j’amène ici.

– Tiens, c’est curieux.

– Tu trouves ?

– Tu as pourtant plusieurs amis.

– Je sais, mais c’est pourtant la vérité.

Les deux hommes restèrent silencieux durant

quelques secondes, puis le Domino prit la parole.

– Pourquoi m’as-tu amené ici plus que les autres ?

– En raison des circonstances...

– J’ai de bonnes raisons. Tu en conviendras quand tu les connaîtras.

– Je ne comprends pas.

– Eh bien tu vas comprendre immédiatement.

– Que veux-tu dire ?

– Je veux dire que tu n’es pas plus Québec-Sam que moi. Tu es Alain de Guise ou en d’autres mots, le Domino Noir.

VII

Le Domino s'était reculé en entendant ces paroles.

Il mit la main près de sa poche, prêt à se servir de son arme.

Bob Thouin ne fit pas un mouvement, il semblait plutôt s'amuser.

Il se contentait de se tenir devant le Domino et il le regardait de ses yeux rieurs et quelque peu curieux. Très tranquille, il n'avait guère l'air menaçant.

– Je t'ai reconnu dès que je suis entré au club, dit-il.

Il désigna une vieille chaise au Domino.

– Tiens, assieds-toi.

Le Domino hésita.

Il craignait un danger possible en acceptant, et,

pourtant, il se rendait bien compte qu'il ne fallait pas offenser cet homme étrange dont il avait beaucoup entendu parler sans l'avoir jamais rencontré.

Il jugea que la meilleure façon de traiter était d'agir franchement.

Le Domino résolut de s'asseoir.

Bob se mit à rire.

– Avoue que je t'ai surpris, Domino.

– Je l'avoue, je ne croyais pas être si bien connu.

– Tu as peut-être raison. Mais moi, je te connais. Il y a deux ou trois ans, quelqu'un t'a désigné à moi. On te connaissait sous le nom d'Alain de Guise seulement. J'ai appris plus tard que tu étais le Domino. J'ai de bonnes raisons pour ne pas t'avoir oublié. Tes traits me sont restés gravés dans la mémoire.

– En quelle occasion m'as-tu donc rencontré. Raconte-moi cela.

– C'était à Montréal, au coin de la rue Sainte-Catherine et Bleury. Un gosse avait manqué

d'être écrasé par un tramway électrique. Tu te trouvais sur la chaussée. Lorsque tu as vu le danger, tu t'es précipité et tu as happé le gamin juste à temps. Quelques secondes de retard et il était trop tard. Te souviens-tu de ce que je parle ?

Les yeux du Pirate s'étaient remplis d'eau. On aurait dit qu'il était pour pleurer.

– Je me rappelle, dit le Domino.

– As-tu jamais su à qui appartenait cet enfant.

– J'avoue que non. Un homme s'est approché et a dit que c'était à lui. C'est tout.

– Eh bien c'était mon fils, dit le pirate en s'essuyant les yeux.

– Hein ? fit le Domino surpris.

– C'était mon garçon, reprit Bob. Il est mort depuis, sa mère également. Jamais, cependant, je n'oublierai ce que tu as fait ce jour-là. Tu peux être tranquille après ce qui s'est passé, je ferai pour toi, tout ce qui sera en mon pouvoir. Alors, tu acceptes que je t'aide ?

– Si j'accepte ? C'est-à-dire que je te remercie beaucoup de m'avoir parlé comme tu viens de le

faire.

– Je veux cependant, que tu partes d’ici en oubliant tout ce que tu as pu voir ; et je sais d’avance que tu le feras.

Le Domino ne répondit pas. Bob continua :

– Qui est cet homme à qui on a fait traverser la rivière dans mon bateau, hier soir ? Il ne s’appelle pas Jean ?

– Non, c’est un des plus grands détectives de Paris. Comme je te l’ai dit, c’est un de mes meilleurs amis.

– Pourquoi est-il ici ?

– Il y est venu s’intéressant à deux jeunes femmes auxquelles on a volé la presque totalité de leur fortune.

– Les bandits ont-ils été arrêtés ?

– Oui, mais je crois que le jeune demi-frère des demoiselles, Denis Cabot a aussi comploté dans l’affaire. Lui, il est encore en liberté et il a peut-être préparé une vengeance.

– Je crois bien pouvoir te sortir d’embarras, fit

Bob, mais comme je te l'ai dit, nous ne pouvons rien faire avant la nuit.

Bob sortit une bouteille de boisson et en versa deux grands verres.

Les deux hommes burent en silence, puis Bob reprit :

– Domino, je donnerais de grand cœur dix ans de ma vie pour racheter les cinq dernières années que je viens de passer. J'ai déjà été aussi honnête que toi.

– Pourquoi ne pas recommencer ? fit le Domino. Pourquoi ne pas vivre comme il faut ?

Le pirate hocha la tête.

– Trop tard.

– Il n'est jamais trop tard pour bien faire.

– Si ! Je ne puis recommencer. J'ai été amené à vivre cette existence par la force des choses, pour ainsi dire. Un soir, je me suis trouvé au milieu de toute une bande de gars que je ne connaissais nullement. La nuit n'était pas encore passée que la police a fait une descente. Je fus arrêté comme tous les autres. On ne put rien

découvrir, car je n'avais rien fait de mal. N'empêche que malgré tout, je me vis condamné à six mois de prison.

– C'est malheureux, ne put s'empêcher de dire le Domino.

– Oui, c'est un bien gros tort que l'on m'a causé. Vois-tu, la prison vous laisse toujours une sorte de tache qu'il est impossible d'effacer. Où j'allais, on savait ma condamnation. J'avais la réputation d'être un bandit et en fin de compte, j'ai décidé de devenir ce qu'on disait que j'étais.

– Bob, il n'est jamais trop tard pour changer, reprit de nouveau le Domino.

– Si, il est trop tard. J'ai trop d'obligations envers tous ceux qui m'entourent ici. Je ne peux pas les laisser. Je suis comme leur chef. Quoi qu'on dise, Domino, tu ne le crois peut-être pas, mais ce sont des bons garçons.

– Je n'en doute pas, Bob.

Le Domino essaya de changer la conversation.

– Dis-moi, comment as-tu connu les hommes qui tiennent Boulianne prisonnier ?

– Ça t’ennuie que je te parle de moi ? dit Bob en souriant.

– Non, mais je ne vois pas en quoi cela pourrait nous être utile. En parlant comme tu le fais, je m’aperçois que tu es un homme qui aurait pu faire beaucoup mieux. C’est très regrettable. Que sais-tu maintenant sur ces bandits ?

– J’en ai connu un par hasard, il y a quelques années. Il s’est souvenu de moi, et après m’avoir recherché, m’a retrouvé.

– Lequel d’entre eux ?

– Le plus grand. Un solide gaillard.

Le Domino prit la lettre de Boulianne.

– Tu vois ce que dit Boulianne ; cet homme-là ressemble beaucoup à un autre que nous connaissons.

– Et comment s’appelle cet autre ?

– Guy Noiseux.

– Le bandit qui a amené Boulianne s’appelle Pierre Noiseux, fit le Pirate, on le surnomme Pitou.

– Ce doit être le frère de l'autre.

– Sans doute. Je dois dire cependant que depuis ton arrivée ici, Noiseux m'a menti. Je ferais n'importe quoi pour un homme qui me dit la vérité, mais je ne veux pas avoir affaire à des menteurs. Voilà pourquoi je veux bien t'aider maintenant et me retourner contre Pitou Noiseux.

VIII

Il était huit heures et demie lorsque Bob Thouin et le Domino retournèrent dans la salle du club des Pirates.

En route, Bob dit au Domino :

– Tout ça, c'est naturellement entre nous. Dès maintenant, je t'appelle de nouveau Québec-Sam et le capitaine ne doit rien savoir.

– Certain. Au fait, Bob, ça me rappelle quelque chose.

– Quoi ?

– Boutons sait qui je suis.

– Ah la petite canaille.

– Il m'a cru sur parole comme tu l'as fait toi-même. C'est lui qui a ramassé la lettre de Boulianne.

– Je comprends.

Ils pénétrèrent au club et allèrent retrouver le capitaine.

Ce dernier montra du doigt, Boutons qui dormait dans un coin de la pièce.

Bob s'approcha de lui. Le Domino ne put s'empêcher de remarquer combien le pirate le secouait doucement pour le réveiller. Il lui parlait presque paternellement.

– Allons, réveille-toi, mon garçon.

– Ah ! tu m'as fait peur, Bob, dit le gamin en se levant. Je rêvais.

L'homme et l'enfant se rapprochèrent des deux autres.

– Dis donc, Boutons, demanda Bob te sens-tu de force à nous accompagner ?

– Pour sûr, Bob.

– Il se peut que tu reçoives des mauvais coups.

– Et puis, tu y vas bien toi, Bob.

Le Domino, pour la première fois, vit rire franchement le chef des Pirates.

– Tu feras ton chemin, mon gars, lui dit Bob.

Viens avec nous.

À minuit exactement, les quatre hommes quittaient le club.

Ils marchèrent environ pendant dix minutes. Tout à coup, Bob s'arrêta :

– Québec, fit-il à voix basse, je crois que nous ferions bien de décider ici d'un plan de campagne. Nous sommes presque arrivés à destination.

– Tu le sais mieux que nous, répondit le Domino. Que crois-tu trouver, là-bas ?

– Tout près, au milieu d'un champ, il y a une ferme ; une vieille ferme abandonnée.

– Tu crois que nos hommes sont là ?

– J'en suis sûr, c'est moi qui les ai conduits.

– Ils sont trois, n'est-ce pas ?

– Non, quatre. Il y avait déjà un jeune de dix-sept ans de rendu. À mon idée, Québec, ce doit être le demi-frère des demoiselles Cabot dont tu m'as parlé. Il s'appelle Denis Cabot.

– Eh bien voici ce que nous allons faire, dit le Domino.

IX

À l'intérieur de la ferme, une activité régnait. Les bandits étaient à l'œuvre. Pitou Noiseux, le frère de Guy Noiseux parlait à son prisonnier, attaché et couché dans un coin.

– Vous êtes complètement en notre pouvoir, Boulianne. Je vous le dis pour la dernière fois, si vous ne voulez pas vous soumettre à nos conditions, nous vous tuerons. Si vous ne laissez pas Denis Cabot entrer en possession des quelques millions que son père a laissés à ses sœurs, nous vous ferons votre affaire. Denis aurait déjà cette fortune si vous n'aviez pas été là. Alors, monsieur Boulianne, nous donnez-vous votre parole d'honneur qu'aussitôt que nous vous lâcherons, vous laisserez Denis hériter de la fortune de son père.

– Denis Cabot est un assassin. Il a participé au meurtre de ses sœurs, répondit Boulianne.

– Donc vous refusez notre proposition ?

– Oui.

– Vous préférez mourir. Je ne vous demande pas grand-chose pourtant. J’aurais pu vous demander beaucoup plus. Par exemple, de faire délivrer mon frère. Je n’en ferai rien.

Boulianne ne disait pas un mot.

Noiseux devint rouge de colère.

– Boulianne, je te donne cinq minutes. Si tu refuses encore, on laissera ici ta carcasse et nous filerons.

Pendant ce temps, le Domino accompagné de ses amis avait réussi à pénétrer dans la ferme, grâce à une clef que possédait le chef des Pirates.

Tous venaient d’entendre les menaces de Noiseux.

– Allons-y, dit le Domino, c’est le temps.

– Rappelle-toi que Noiseux m’appartient, dit Bob. Les autres, tu en feras ce que tu voudras.

Et se raidissant, Bob s’élança. Du premier coup, la porte vola en éclats.

Pitou Noiseux sans avoir eu le temps de se retourner vit ses mouvements paralysés par les nouveaux venus.

La bataille commença.

Le Domino les vit tous ensemble, mais bientôt, son attention fut attirée par l'un des vauriens qui cherchait à s'enfuir.

Le Domino sauta sur lui, pendant que le Capitaine en saisissait un autre.

D'un coup de jiu-jitsu, le Domino réduisit son adversaire à l'impuissance.

Le Capitaine avait fait de même avec le sien. D'un coup de poing terrible sur la mâchoire il l'avait assommé, puis après l'avoir soulevé dans ses bras, il le lança le long du mur. Sa tête frappa la cloison.

Le Domino se retourna vers la porte pour voir ce qui était advenu du jeune Cabot.

Il partit d'un grand éclat de rire. Boutons, armé d'un revolver tenait le jeune bandit en respect. Ce dernier tremblait de tous ses membres.

Une autre scène attirait l'attention. Bob et Noiseux dans une lutte terrible cherchaient tous les deux à s'étrangler.

Quelques secondes se passèrent puis soudain, les muscles de Noiseux se détendirent. Bob, lâchant prise, saisit l'homme dans ses mains puissantes, le souleva au-dessus de sa tête et le laissa tomber sur le sol comme une masse. La lutte avait pris fin.

Rapidement, le Domino s'approcha de Boulianne et à l'aide de son couteau il coupa les liens qui le retenaient prisonnier.

Un peu plus tard, quand la voiture de la patrouille vint prendre les prisonniers, le Domino prit congé de Bob, du Capitaine Sam et de Boutons, mais comme il s'apprêtait à monter dans la voiture de la police en compagnie de Boulianne, Bob, le chef des pirates, murmura à son oreille :

– N'oublie pas, je suis toujours à ta disposition.

Cet ouvrage est le 807^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.